

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 16

Artikel: Pages d'autrefois : le tambour
Autor: Rossel, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

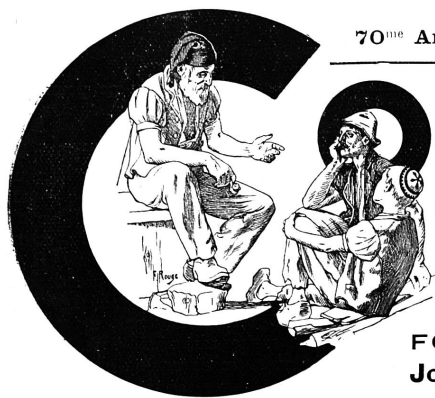
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



CE QUE SE VAO MARIA

CN lulu avâi einviâ dè sè mariâ. Cein pào arrevâ à tsacon. et se y'ein a que sè mâriont pas, on ne sâ pas bin âo sù porquî. Lè z'ons po çosse, lè z'autro po cein. Ao bin ne tràvont pas dâi gaupès à lâo fantasi; âo bin nion ne lè vâo; âo ne sè tsaillont pas dè sè mettrè dézo la patta d'on gouvernement, et d'ourè dzor et né ruailâ la marmaille; âo bin oncora sè volliont pas mettrè dein lè cousins. Enfin quiet! c'est coumeint desâi lo vilhio Toïnon : tsacon se n'idée.

Adon, lo gaillâ que vo dio, que sè volliâvè mettrè la corda çou cou, tsertsvivè on bon parti. N'étaï pas tant onna pernetta que volliâvè coumeint la mounia que la grachâosa poivè avâi à preteindrè kâ lo gaillâ avâi lè coûtès ein long, et coumeint trovâvè que l'étaï peïnablio dè travailli, onna fenna retse arâi bin fé se n'affèrè.

Lâi avâi dein on outro distrit on bon bobet qu'avâi mé d'ardzeint què d'esprit, et qu'avâi trâi felhiès à mariâ; mâ coumeint l'étaï tot lo potrè dè lâo père, sein portant être dâi bedoumès, lè chalands ne vegnant pas, quand bin lè pourrès drolès ariont bin volliu agottâ d'on bet dè mariadzo et que lo père arâi bin volliu lè z'eindzublâi avoué dâi galés lurons.

Lo compagnon qu'avâi einviâ dè sè mariâ et qu'avâi fini pè trovâ cé nid, lâi vint onna demeinde fèrè onna vesita, et po avâi on estiusa, demandè se l'aviont dâi vatsés à veindrè. Enfin coumeint vegnâi dè liein on lâi fâ l'honêtètà; on lâi fâ medzi on bocon dè pan et dè toma, et lo gaillâ que n'étaï pas nantstet fe djasâ on pou lo vilhio.

— Adon, se lâi fâ, vo z'âi trâi felhiès à mariâ ?

— Oï, trâi felhies, la Marienne, la Gritton et la Suzon.

— Eh bin, ma fâi, cliâo que lè z'aront voliont avâi dâo bounheu, kâ mè peïnsu que voutrès felhies aront gaillâ oquî à portâ à lâo z'homme!

Adon lo père que sè peïnâvè que po lè felhies c'étaï coumeint po lè tsévaux, qu'on est pe vito embarrâsi d'on vilhio que d'on dzouveno, lâi repond :

— Eh bin vouâte quie! A la Suzon, la pe djeina, baillo veingt millè francs; à la Gritton, vingt-cinq millè et à la Marienne, la pe vilhio dâi trâi, treinta millè, kâ fâi bin derè que mè le sont vilhies, mè l'ont dza travailli.

Lo gaillâ, qu'attiatvè cein, que sè fottâi pas mau dè cliâo donzallès, mâ que trovâvè que l'ardzeint étaï bon à preindrè, lâi fâ :

— Vo n'eïn n'ariâ per hazâ pas onco onna pe vilhio ?

A la laiterie. — Votre lait ne contient pas de microbes ?

— Sûrement non, le patron fait toujours bouillir l'eau qu'il met dedans.



Pages d'autrefois

LE TAMBOUR

J'AI connu, dans mon enfance, un drôle de bonhomme. Sa petite taille, courbée et à moitié déhanchée, sa tête où de rares cheveux gris sillonnaient le cuir tanné du crâne, ses joues creusées de rides et plus rêches, avec leur barbe de huit jours, qu'une pomme ratafinée, je les vois encore et je ne les oublierai jamais. On l'appelait, j'ignore pourquoi, « le Quatorze-et-Demi ». C'était un pauvre diable, qui ne mendiait pas, mais qui vivait de la charité des bonnes gens. Des parents éloignés, car la mort avait rudement fauché autour de ses quatre-vingts ans, et des voisins lui offraient à tour de rôle la table du paysan et une botte de paille à l'écurie, contre de menus services.

Le dimanche, en été, il s'asseyait sur le banc devant la blanche maison rustique du cousin Jules ou de l'ami Pierre; la jeunesse venait prendre place à ses côtés et lui demandait des histoires. Il avait fait les guerres de l'Empire. Son péché mignon était de conter abondamment ses campagnes de Prusse, d'Autriche, de Russie, — et de France, hélas! Il avait combattu les Alliés en 1813; il était à Waterloo. Son visage alors s'animait, ses épaules se redressaient; dans ses yeux ternes et mornes à l'ordinaire passait une flamme d'orgueil. Sa voix cassée se raffermissait et, parfois, claironnait comme une voix de sergent dans la mêlée.

Et l'un de ses plus dramatiques récits s'éveille dans ma mémoire. Et je vous le dirai.

Le « Quatorze-et-Demi », les coudes aux genoux, est parti pour la gloire. Écoutons-le!

— C'était en 1815, à Ligny. Une pluie chaude tombait. On savait que le maréchal Ney serait de la fête. L'avant-veille des camarades nous avaient crié, en défilant près de nous : « Ça va marcher, voilà le rougeaud! » Et ils nous avaient montré, du bout de leurs fusils tendus vers un point de l'immense plaine, le « rougeaud » qui galopait au milieu de son état-major. Ça marcherait, oui, et tout le temps, jusqu'à la dernière culbute!

J'étais tambour. La peau de ma caisse était trempée comme une soupe. Un ciel noir de suie nous versait de l'eau sans répit. On aurait mieux aimé une goutte, vous comprenez, que toute cette rinqure, de là-haut. Gérard nous commandait. Un dur à cuire, celui-là! Ney avait à faire ailleurs. L'Empereur était partout. Ces sacrés Prussiens tenaient les côtesaux qui dominant Ligny. Il s'agissait de les déloger, mais les gail-lards avaient de la colle aux semelles. Les batteries de réserve ont ouvert un feu du diable contre eux. Mes Allemands n'ont pas même l'air de s'en apercevoir. Tout à coup, la canonnade s'arrête. La deuxième division de la garde, les cuirassiers de Milhaid, le corps de Lobau s'ébranlent.

— Vive l'Empereur!

J'étais donc tambour. Tambour de la garde, mes petits. Il me manquait bien deux ou trois pouces de taille, pour être à la hauteur de mes grenadiers. Mais, ma foi, on n'y regardait plus de si près, en 1815.

Notre colonne aborde Ligny par l'est. Sous la pluie et dans la fumée, nous avançons en baissant un peu la tête: les balles sifflaient autour de nous comme un déluge de grêle. Nous autres, les tambours, nous battions la charge avec furie. Et, comme des possédés, nous suivions le flot sombre des bonnets à poil, en tapant à tour de bras sur nos caisses mouillées. Ah! mes amis...

Une halte sous une averse de feu! Le ruisseau de la Ligne a grossi formidablement; c'est un fleuve, et, d'instinct, on recule. Les Prussiens en profitent pour nous envoyer tout ce qui leur reste de plomb. C'est comme dans la danse des épis sous le vent... Mais bien des épis ne se relèveront plus!

Et les tambours? On ne les entend plus. C'est cette pluie enragée sans doute, qui assourdit leur claire musique. Je suis là, dans la tempête, je n'ai pas un poil de sec sur tout le corps, et je ne sens que mes baguettes entre mes doigts crispés. Zie... Boum... Zie... Ils se fichent pas mal de la pluie, les Prussiens...

J'ai besoin de me reposer, de souffler; je n'en peux plus.

On n'est plus des hommes, dans ces moments-là, on est des machines à tuer et à se faire tuer. Je ne savais rien, je ne voyais rien. La tête basse, le visage fouetté par l'orage, la fièvre dans le sang, j'allais avec les autres, sans me détourner, frappant de toutes mes forces sur ma caisse ruisselante. Ran, ran...

Un coup d'œil m'a suffi pour me rendre compte du silence soudain des tambours. Je suis presque seul, dans une sorte d'îlot formé par un tas de morts et de blessés. La Ligne, devant moi charrie des cadavres, et son large sillon rouge se traîne entre les noirs colonnes de l'ennemi et nos régiments décimés. De tous ceux qui battaient gaiement la charge avec moi, pas un seul qui la battrait encore! Ils étaient tous couchés là. Jean-Pierre Ténot, Eugène Grandet, Louis Fontaine, tous! Brisé comme je l'étais, de faim, de fatigue, d'énerverment, j'eus un accès de désespoir farouche, et, Dieu me pardonne, de lâche frayeur. Ne riez pas! Il n'y avait pas à rire.

Il faut maintenant que je vous avoue une chose. Je n'ai jamais eu de l'esprit à revendre. Et, quoique vieux tambour, j'avais toujours eu de la peine à retrouver les signaux et marches de combat. Avec les autres, j'étais le plus fort de la bande: on a du poignet dans la famille, et je tapais mes rantanplans avec une vigueur qui faisait l'admiration de mon caporal. Mais, quand j'étais abandonné à moi-même, je brouillais tout. Et, dans l'état où j'étais à cette minute-là, j'aurais confondu un hussard avec un chasseur.

Les côtesaux au-dessus de Ligny n'étaient toujours pas à nous. Notre infanterie barbotait, le long du ruisseau, dans des prés changés en marais. Un mouvement d'hésitation, presque de reculade, semblait se dessiner dans les rangs. Moi, je demeurais là, les yeux vagues, la caboche

vide, un frisson glacé me déchirait le dos. Combien de temps cela dura-t-il ? Je vous le demande.

Voici qu'un officier supérieur passe au galop. Son cheval me bouscule, et l'officier me crie en franchissant la Ligne, d'un bond :

— La charge, nom de Dieu !... La charge !...

Je n'étais pas à la noce, comme vous pensez. Néanmoins, je remets en place ma caisse qui avait glissé sur ma cuisse droite, je presse mes baguettes entre mes mains lasses, et rafla, rafla.

Je m'attendais à une énergique poussée en avant des Français. Mes roulements réveilleraient les morts. Sur ma peau d'âne, ça sonne et ça chante comme ça n'a jamais chanté. Tu tiens la victoire ou la défaite au bout de tes doigts, mon garçon. Rafla, rafla...

Qu'est-ce qu'ils ont donc là-bas ? Ma parole, la débâcle commence. On ne tire plus. Les grenadiers, lentement, mais face aux Prussiens, se replient sur les chasseurs. Des commandements féroces retentissent en vain. Sur les bords de la Ligne, il n'y a plus qu'un tapin endiablé qui tambourine comme un fou. Qu'est-ce qu'ils ont donc là-bas ?

Un coup de plat de sabre à travers la figure. Une voix de tonnerre qui hurle à mes oreilles :

— Tu bats la retraite, imbécile !... C'est la charge, nom de...
Et le général qui est déjà loin, me lance, dans un bruit de mitraille, entre deux « nom de Dieu » terribles, son : « La charge, la charge ! »

J'ai compris. Je battais la retraite !

Mon sang ne fit qu'un tour. Une sueur froide me coulait des tempes. Imbécile, oui, triple brute ! Si, par ma bêtise, nous étions rossés par ces damnés Prussiens ? Si l'Empereur, si Lui...

Oh ! comme je brûle de réparer ma stupide erreur ! Dussé-je crever nos deux peaux d'âne, mon vieux tambour, elles creveront au champ de gloire. Rantanplan ! rantanplan !
Ça vibre, ça gronde, comme dix pièces de douze qui partiraient à la fois. On doit m'entendre sur tout le front. Et, voyez ! La garde marche en avant, au pas de course; elle est de l'autre côté du ruisseau. Elle emporte la position à la baïonnette, moi au milieu d'elle, et ma caisse chantant comme un oiseau.

— Ça y est, clame joyeusement un capitaine, en tirant les pointes grises de sa moustache.

— Bravo, tapin !

Le « Quatorze-et-Demi » était debout, les mains en croix sur la poitrine, les lèvres tremblantes. Il se contenta d'ajouter :

— J'ai eu chaud, ce jour-là.

Virgile Rossel.

L'IDÉE DE MADAME

A l'époque de sa laborieuse existence, alors qu'il travaillait pour payer ses dettes, il reçut un jour à Saint-Point la visite d'un ami. A l'heure du coucher l'ami monte dans sa chambre une étude, que Lamartine venait de terminer sur Béranger, et qu'il le pria de lire.

Vers minuit, Mme de Lamartine alla frapper à la porte de l'ami et lui passa un papier sur lequel figurait les modifications que son mari n'accepterait pas venant d'elle.

Le lendemain, à déjeuner :

— Votre étude sur Béranger est fort belle, admirable, seulement...

— Pas d'observations, je n'y changerai rien.

— Lisez cependant les modifications que je me permets...

— Mais oui, cela vaut mieux (se tournant vers sa femme), ce n'est pas toi qui aurais eu de ces idées-là...

William Shakespeare. — Le ministre anglais du Travail visitait dernièrement une grande usine métallurgique, et le directeur lui présentait les meilleurs contremaitres.

— William Shakespeare.

— Matin ! fit le ministre. Vous avez un nom connu !

Alors, le contremaitre, ingénuement et avec fierté :
— Je crois bien, monsieur le ministre, il y a vingt-cinq ans que je travaille ici !...

LE COPAIN

DE temps en temps sur le boulevard, ou ailleurs, au hasard de mes randonnées, je me bute dans un vieux frère d'armes dans un des vaillants camarades avec lesquels j'ai pataugé pendant les mois de la mob. Le plus souvent je ne les reconnais pas. Leur visage ne m'est pas inconnu, mais c'est leur costume que je ne réussis pas à repérer et qui ne me revient pas.

Les uns sont très chic, ils vont tête nue, les cheveux plaqués sur l'occiput par de copieuses applications de margarine; ils ont la chemise de soie et le pantalon aux jambes d'éléphant qui est si rigolo.

Les autres, sont de pauvres bougres, qui parlent encore l'argot qui était, à la frontière, la langue universelle.

Je ne me doutais pas autrefois qu'ils appartenaient à des catégories sociales différentes. Nous étions des soldats suisses, c'est entendu, mais nous étions tous aussi « moches » les uns que les autres, comme nous disions, avec notre capote.

Et nous ne nous apercevions pas que parmi ces hommes, il y avait des aristos et de pauvres hères. L'amitié qui nous unissait était et est restée fraternelle. La mob n'aurait-elle eu que ce résultat de supprimer les barrières et les préjugés qu'il serait encore suffisamment appréciable.

Hier, j'ai rencontré le copain qui nous appelait tous « mon poteau » et à qui nous avions donné ce surnom.

Georges était son prénom. C'est lui qui me reconnut.

— T'es un rupin, toi aussi, me dit-il en me regardant du haut en bas, j'osais pas t'aborder.

Je lui serrai la main plus énergiquement et je lui dis :

— Tu aurais eu tort mon poteau, je suis si heureux de te revoir; viens prendre un bock au Molard et tu me diras ce que tu fais, si tu es content.

— Je ne peux pas piger avec toi pour les frusques, ma Grande Frappe, me dit-il, et le Molard c'est bon pour la haute, entrons plutôt dans cette petite pinte.

— Amène-toi, vieux frères, tu es à ta place partout, si quelqu'un se permettait d'en douter je serais là.

— Ah ! vieux poteau, toujours pareil alors, vrai ça fait plaisir de se revoir, la vie a du bon.

Nous nous assimes à la terrasse. En écoutant les histoires de mon copain, les rapports pathétiques de la vie d'autrefois, j'oubliai totalement de prendre mon train. A l'heure du dîner, je dis à mon poteau :

— Es-tu libre ? alors viens dîner à la maison; j'ai parlé de toi si souvent à ma femme que je serai content qu'elle te connaisse.

Mon poteau eut une hésitation. Je lui demandai les raisons de ses perplexités, il finit par me les avouer.

— Imagine-toi, me dit-il, que l'année dernière, j'ai rencontré le « Grand Sec », tu te rappelles bien, le cabot. Moi je l'ai toujours appelé le Grand Sec, tu parles d'un as. Il me tape sur l'épaule et en rigolant il me dit comme toi : « Viens dîner avec moi ». Je me laisse faire. Je grimpe dans son auto, on roule; il s'engage dans la cour d'une villa à lui, vieux frère, tu parles s'il est verni.

Voilà des valets qui arrivent pour remiser la charrette, pour ouvrir la porte, etc. J'entre avec le Grand Sec dans un vestibule, je ne te dis que ça. Le parquet était glacé, voilà mon pied qui glisse et je tombe sur mon... sur mon dos. Ça commençait mal. Le Grand Sec s'excuse, vieux frère, comme si c'était de sa faute, il m'essuie. Je lui dis : « t'en fais pas, y a rien de cassé ». Et voilà sa femme ! Gentille comme tout, sa femme et pourtant, tu sais, bath. Elle me demande elle aussi ce que je fais, si ça va.

Justement ça n'allait pas, j'étais chômeur.

Elle me dit :

— Vous resterez ici tant que vous n'aurez pas retrouvé un emploi.

J'y suis resté quatre jours. Il était temps que

ça finisse, j'en avais marre. Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'en ai enduré.

— Vraiment ?

— Le matin, il me fallait rester au lit jusqu'à huit heures, et je me faisais des cheveux dans ce plumard trop doux, où j'avais trop chaud. Après c'était le petit déjeuner en compagnie du Grand Sec et de sa femme. Du chocolat avec du beurre et du pain qui croustillait à me faire grincer les dents; j'ai l'habitude de prendre de la soupe, le matin, tu parles si ça me changeait. A midi et le soir, à tous les repas, des tas de choses que je ne connaissais pas. Je ne sais pas où les riches vont chercher ce qu'ils boulotent. C'étaient des choses rares sans doute et que le Grand Sec me faisait servir pour me faire plaisir, mais moi, tu comprends, j'aime bien savoir ce que je mange.

Et les cigares qu'il fallait fumer et les alcools qu'il fallait s'appuyer !

Dans la journée, je cherchais du travail, mais il fallait revenir pour huit heures exactement; pas une minute plus tard. La cloche annonçait le dîner, à heure fixe, comme le tambour à la caserne.

Et à table ! c'est là que j'étais emprunté !

Des nappes plus blanches que la neige, mon poteau. Et jamais les coudes sur la table. Après chaque plat, un valet changeait les assiettes, tu parles s'il en faut. Et pour manger, tu rirais si tu voyais le Grand Sec. La fourchette dans la main gauche, le couteau dans la droite et tenu par le bout du manche, entre trois doigts. Tu crois qu'il pique une bouchée avec la fourchette ?

Ah ! Avec le bout du couteau il colle un bout de bidoche au dos des dents de la fourchette et il arrive à porter cela à sa bouche. Tu parles d'un sport ! J'étais bien obligé de faire comme le Grand Sec, pour faire croire que j'avais reçu de l'éducation, mais je ratais souvent mon coup et je le faisais marrer. Jamais de pain ou gros comme une noisette, et pas de vin, des eaux en bouteilles, mais de vieilles eaux de la comète, des eaux de derrière les fagots. Je te réponds que, pour moi, ça ne faisait pas la rue Michel.

Et mon poteau ajouta :

— Quand j'ai quitté le Grand Sec, il voulut me faire promettre que je reviendrais dîner avec lui de temps en temps, en copain, sans façon. Je lui ai répondu : « Ecoute, vieux, mais, franchement, je ne peux pas te promettre cela parce que, chez toi, vois-tu, malgré tout, je ne me sens pas à mon aise. »

LES COXI

JE soupe tous les jeudis soirs chez les Coxi et je vous assure que je ne m'embête pas chez eux.

Le ménage Coxi est constitué par deux échantillons d'humanité que l'on pourrait classer, sans risque de se tromper, parmi les phénomènes les plus curieux qu'il soit permis de contempler.

Je m'amuse follement dans l'intérieur des Coxi. Le souper est fixé à sept heures, mais, quand j'arrive, la maîtresse de maison n'est jamais rentrée.

Quand elle revient, elle nous explique que la manucure l'a fait attendre ou qu'il y avait un monde fou chez le coiffeur.

Puis, elle va changer de toilette, ce que demande encore une bonne heure, après quoi elle gourmande son époux.

— Voyons Séréaphin, pour m'avancer un peu tu aurais pu allumer le feu ? Tu ne fais rien de toute la journée, à ton bureau et il ne te vient pas à l'idée de m'aider, quand nous avons du monde à souper ?

Pour laisser passer le temps, pour me distraire, je passe au jardin faire une inspection des plates-bandes. Une heure après je me retrouve au vestibule et je trouve les deux époux en larmes, éternuant et se mouchant à qui mieux mieux.

Ils étaient environnés d'une fumée capable de les métamorphoser en jambons.

Mme Coxi me documenta :